Travaux du 19ème CIL | 19th ICL papers

Congrès International des Linguistes, Genève 20-27 Juillet 2013
International Congress of Linguists, Geneva 20-27 July 2013

19 ICL
19th International Congress of Linguists
July 21-27 2013
Geneva - Switzerland

Emanuele FADDA

Université de la Calabre, Italy
lelefadda@gmail.com

La notion de 'sentiment', la morphologie et la cognition langagière (in-)consciente

oral presentation in workshop: 111 Langage et cognition dans une perspective saussurienne (Daniele GAMBARARA)

Published and distributed by: Département de Linguistique de l'Université de Genève, Rue de Candolle 2, CH-1205 Genève, Switzerland
Editor: Département de Linguistique de l'Université de Genève, Switzerland
ISBN:978-2-8399-1580-9

La notion de 'sentiment', la morphologie et la cognition langagière (in-)consciente

Emanuele Fadda
Université de la Calabre

C'est plutôt étrange - dis-je tout étonné -
que le subconscient ait besoin de la conscience !
Cela me semble assez normal! –
fut la réplique d'Arcadij Nikolaévic.
K.S. Stanislavskij

Abstract
The notion of 'sentiment' can be viewed as a key to an account of saussurean synchronic linguistics as a form of cognitive morphology (not to be confused with the *cognitivist* paradigm). A sketchy analysis of Saussure's psychological lexicon helps us to show that a throughout look to the particular kind of *consciousness* and *will* (somehow hidden, but not absent) proper to himself as a speaking subject is the necessary way for the linguist to proceed in his work. It doesn't mean, anyway, that there is no place for the "objective" perspective, which sees *la langue* as a complex abstract object, regardless of the speakers.

Keywords: sentiment, morphology, speaking subject, will, conscience, epistemology of linguistics.

Cet écrit résume l'intervention portant le même titre que j'ai fait dans le cadre de l'atelier sur «Langage et Cognition dans une perspective saussurienne» (organisé par Daniele Gambarara). Comme un article sur ce sujet a été publié dans le n°66 des «Cahiers Ferdinand de Saussure» (Fadda 2013), je voudrais ici changer quelque peu la visée de mes réflexions. L'objective général déclaré dans le texte susmentionné était double : d'une part, définir la nécessité d'un *lexique* saussurien qui ne soit conçu que comme une terminologie rigoureuse et toute faite, mais plutôt – comme Saussure lui-même semblait le concevoir – comme un instrument pour poursuivre sa pensée[1] ; de l'autre, un rappel à considérer, dans cet ensemble, le rôle du lexique *psychologique*, lequel, bien qu'il n'aboutisse jamais à l'était terminologique, est cependant fondamental pour comprendre les bases de sa linguistique. Ici, je vais me concentrer sur la deuxième tache, en essayant de saisir de plus près le lien entre la conscience du sujet parlant et la définition du véritable objet de la linguistique (et avant tout de la *morphologie*). Pour ce faire, j'emploierai des références ultérieures, aussi pour souder ce point de vue à celui présenté dans un précédent article (Fadda 2010), lorsque je prenais en compte (entre autres) les rapports entre cognition et volonté dans le comportement linguistique ordinaire des sujets parlants.

[1] Ce qui est l'objet du travail de thèse doctorale de Giuseppe Cosenza, qui va bientôt être discuté dans le cadre du *Dottorato Internazionale in Studi Umanistici* (XXVII cycle) de l'Université de la Calabre. On peut trouver une discussion préliminaire sur ce sujet dans Cosenza & Fadda (2013).

1. Le sentiment de la langue en tant qu'étalon de l'analyse morphologique

Dans ce premier paragraphe, je me bornerai à résumer certains points traités dans Fadda (2013a), mais en employant aussi (notamment, dans 1.3) d'autres points d'appui. Tout d'abord, je poserai la distinction entre sensation (objet de la phonétique) et sentiment (objet de la morphologie). Puis, je rappellerai une définition saussurienne de la morphologie, très claire bien que peu connue, par la notion de sentiment. Enfin, je vais essayer de retrouver cette même idée dans d'autres textes de Saussure.

1.1 Sentiment vs. sensation (et sujet parlant vs. oreille)

Lorsqu'on décide de ne pas borner la visée au *CLG,* on s'aperçoit que dans les textes saussuriens les passages ou l'on pose la division de la linguistique en *phonétique* et *morphologie* ne sont pas plus rares par rapport à ceux où l'on pose la division de la linguistique en *synchronie* et *diachronie*. Je ne veux pas discuter ici – je dirai quelque mot à ces propos dans mes conclusions – de la possibilité de superposer les deux dichotomies, mais tout simplement indiquer une raison *empirique* à soutien de cette division.

Je qualifie ici d'*empirique* tout ce qui à a faire avec la substance phonique des langues, et son caractère linéaire (en les distinguant, p. ex., des langues signées des sourds-muets). Le linguiste ne peut pas négliger ce coté empirique, lié à sa propre expérience en tant que sujet parlant (cf. Béguelin 1990 : §§ 1.1.3 et sqq. ; Fadda 2013b[2]). Cette expérience, pourtant, lui dit qu'il n'y a que deux moyens par lesquelles les unités linguistiques vont se constituer dans l'acte de parole :

- le premier, c'est la *sensation*, qui aboutit à un *jugement* dont le sujet est l'*oreille* dans son autonomie (mais aussi dans la routine de son rapport de feedback constant avec les organes articulatoires)[3] ;
- le deuxième, c'est le *sentiment*, la forme de conscience (qualifiée parfois d'in-consciente, ou même d'instinctive) de la langue qui amène le sujet parlant à découper la chaine parlée.

On pourrait donc proposer, de façon tentative, l'équation suivante, qui exprime la dimension empirique du rapport du locuteur à sa langue :

sensation : phonétique : oreille = sentiment : morphologie : sujet parlant

Je laisse de coté l'aspect phonologique, pour me concentrer sur la relation entre sentiment et morphologie, qui est présentée par Saussure de façon plutôt explicite lorsque il est question de définir qu'est-ce que la morphologie.

1.2 La *Morphologie* de 1910

Le texte sur lequel je veux en premier lieu m'appuyer, en affirmant que le

[2] Dans cette contribution, j'ai proposé l'hypothèse que Saussure adopte l'opposition *empirique* vs. *scientifique* dans les manuscrits de *Phonétique* conservés à Harvard (Saussure 1995), mais la réflexion conduite dans ce texte l'amène è renoncer au terme (parce qu'il ne voit plus d'opposition).

[3] Cf. Fadda (2013a: § 4), où l'on peut trouver les références ponctuelle à Saussure (1995) et aux remarques de Parret (1995-6) à propos du rôle de l'oreille. J'ai aussi essayé de mieux montrer le rôle de l'interaction bouche-oreille chez Saussure, au moyen d'une comparaison avec G. H. Mead, dans une communication présentée au 4mes rencontres de l'Interactionnisme Socio-Discursif à Genéve (juillet 2013), qui demeure à présent inédite.

sentiment linguistique est l'objet de la morphologie pour Saussure, est le (demi-) cours de morphologie professé par Saussure en 1910. Le cours de grammaire comparée gréco-latine de 1909-1910 est divisé en deux parties: phonétique et morphologie[4]. On en connaît les contenus par les notes manuscrites, déposées à la BGE, de Constantin, Patois et Riedlinger. Marie-José Béguelin a publié un très bon résumé commenté de la partie phonétique (Saussure 1981, Béguelin 1981), en employant les cahiers de Riedlinger (les seuls qui soient à la fois complets et détaillés : ceux de Patois sont complets, mais pas détaillés, et ceux de Constantin sont – comme d'habitude – bien détaillés, mais ils n'arrivent pas jusqu'à la fin du cours). Les notes sur la morphologie – dans la version de Riedlinger – ont été employées dans la rédaction du CLG, et ont été mentionnées par Godel et Engler, mais elle n'ont pas été publiées jusqu'à présent (du moins, pas intégralement).

Je suis à présent en train de travailler à une édition synoptique des notes des trois témoins. Ici, je me bornerai à transcrire ci-dessous le passage initial où l'on pose très clairement la relation entre analyse morphologique et *sentiment* des sujets parlants, dans les trois versions dont on dispose.

> Nous n'avons pas l'intention de définir la morphologie, ni de parcourir le champ qu'elle occupe. Nous ne voulons fixer notre attention qu'à une opération qu'on fait en morphologie, qui est d'analyser le mot, de le décomposer en plusieurs parties. [...] Mais il faut se demander dans quel cas cette analyse est légitime, juste ou non. Eh bien il n'y a pas d'autre mesure que celle-ci: si elle coïncide avec le sentiment des sujets parlants. Dans la mesure où (je ne dis pas consciemment, instinctivement) les sujets parlants ressentiront des unités de la langue, nous aurons une raison pour les établir.
> (**Riedlinger** : Saussure 1910/*Morpho*, 1986/15)

> Sans définir ce que c'est la morphologie, je me bornerai à un point, à une opération qu'on fait en morphologie. Nous étudions l'analyse morphologique des mots au point de vue du principe. [...] Il faut se demander dans quels cas cette division est légitime. On le reconnaîtra à ce qu'elle coïncide ou pas avec le sentiment des sujets parlants eux-mêmes. Dans la mesure où l'on peut affirmer non pas consciemment mais instinctivement dans les autres faits de langue dans la même mesure on aura une justification.
> (**Constantin** : Saussure 1910/*Morpho*, Ms. 3972, 25)

> « Analyser le mot en plusieurs parties est un but de la morphologie. [...] à quoi reconnaîtra-t-on qu'une analyse est juste ou non ? A ce qu'elle coïncide ou non avec le sentiment des sujets parlants.
> Dans la mesure ou on peut affirmer qu'au moins instinctivement ils ressentiront des idées différentes.
> (**Patois** : Saussure 1910/*Morpho*, Ms 3972, C1)

On peut résumer ce qu'on vient de lire en quatre points :

1. on ne peut pas définir la morphologie (au moins dans un premier temps) sans faire appel à son opération fondamentale : le découpage des mots
2. le seul critère pour établir la justesse d'un tel découpage, c'est la coïncidence avec le découpage opèré par les sujets parlants

[4] Saussure décida – assez tôt : peut-être tout d'abord, et certainement avant la fin du premier semestre – de diviser son cours en deux parties (justement, *Phonétique* et *Morphologie*), dont le leçons se tenaient dans des jours différents de la semaine. Une heure seulement, le lundi, était consacrée à la morphologie. Cf. aussi Béguelin (1981 : 18 sq. n. 5).

3. le découpage des sujets parlants est opéré par leur *sentiment*
4. le sentiment constitue une forme de conscience faible, qu'on peut assimiler à l'instinct.

On laissera le quatrième point pour les prochains paragraphes. Pour l'instant, on présentera d'autres occurrences du mot de sentiment – et d'autres allusions à une idée pareille de morphologie – dans deux autres textes saussuriens.

1.3 Autres témoignages

L'un des textes où il y a plus d'occurrences du mot *sentiment* est le premier cours de linguistique générale (1907)[5]. On y trouve, notamment, un passage qui semble s'approcher beaucoup à ce qu'on vient d'analyser :

> Le tout est de savoir dans quelle mesure le classement de la langue et du grammairien se correspondent <de voir> dans quelle mesure existent vraiment ces unités dans la conscience des sujets parlants.
> (Saussure 1907/1996 : 71 sq.)

Lorsque l'on substitue (ce qui est légitime) 'sentiment' à 'conscience', et 'grammairien' à 'morphologiste' (ce qui pourrai paraître moins évident, mais il est bien légitime aussi)[6], cette définition va coïncider exactement avec celle des manuscrits sur la morphologie. L'expression « le tout », employée ici, peut être mise en relation avec le mot de « principe » dans la version de Constantin[7].

Il y a cependant un texte où cette même définition réapparait plusieurs fois, avec plusieurs formulations successives toutes semblables les unes aux autres, ce que trahit le souci de Saussure de remarquer l'importance de ce principe. Il s'agit d'un fragment sur la morphologie (*CLG*/*E* 3293 = *ELG* : 180-196) J'avais (coupablement) négligé ces pages dans ma contribution à *CFS* 66. Ici, je ne fais que reproduire l'un après l'autre quelques passages, parce que les mots de Saussure parlent très bien toutes seules.

> Je vais émettre une proposition largement entachée d'hérésie : il est faux que les distinctions comme racine, thème, suffixe soient de pures abstractions.
> Avant tout, et avant de venir nous parler d'abstractions, il faut avoir un criterium fixe touchant ce qu'on peut appeler réel en morphologie.
> *Criterium* : Ce qui est réel, c'est ce dont les sujets parlants ont conscience à un degré quelconque ; tout ce dont ils ont conscience et rien que ce dont ils peuvent avoir conscience. (*ELG :* 182)

> Rappelons-nous que tout ce qui est dans le sentiment des sujets parlants est phénomène réel. Nous n'avons pas à nous inquiéter de ce qui a pu provoquer ce

[5] Comme il a déjà été remarqué par A. Chidichimo (2009) – le premier, à ma connaissance, qui a consacré un article à la notion de sentiment en tant que telle. Je me suis confronté à ses thèses dans Fadda (2013a: § 2).

[6] Cf. Béguelin (2013) et la lettre de Saussure à Gaston Paris citée *ivi* à la n. 16. On peut supposer que le travail pour la préparation des Conférences inaugurales de son enseignement genevois (lesquelles, bien que – ou plutôt parce que – a-techniques, constituent une admirable introduction à sa philosophie des langues) et cet lettre constituent à la fois le déclenchement et l'indice de son effort pour cette systématisation dont on retrouve les traces dans *SdL*, et dont l'échec apparaît être à la base du découragement manifesté dans la lettre à Meillet de 4 janvier 1894.

[7] Il faudrait peut-être, un jour, consacrer un travail à l'emploi de 'principe' chez Saussure, à signifier toute ce dont les conséquences sont incalculables (cf. *CLG* : 145 ; *SdL* : 71 sq. = *ELG* : 17 ; etc.).

> sentiment. Le morphologiste lui-même doit couper […][8], car c'est là l'analyse de la langue, et cette analyse est son seul guide. (ivi : 185)
>
> Je rappelle : Réalité = fait présent à la conscience des sujets parlants. (ivi : 186 sq.)
>
> Grand principe : ce qui est réel dans un état donné du langage, c'est ce dont les sujets parlants ont conscience, tout ce dont ils ont conscience et rien que ce dont ils peuvent avoir conscience. (ivi : 192)

On a là un véritable *climax*, qui se termine avec une phrase qui se veut sans équivoque possible. Mais l'expression « les sujets parlants » n'est pas, en soi, sans équivoque possible : signifie-t-elle, enfin, *tous* ou bien *chacun* ? Pour chercher à répondre, il faudra cependant un petit détour, en passant pour le lexique psychologique de Saussure.

2. Le sentiment/conscience, la volonté et les domaines du 'psychologique' et du 'psychique'

Le lexique psychologique de Saussure est très simple et parfois tributaire de la psychologie spiritualiste en vogue à son époque : c'est pourquoi il a été trop souvent négligé par les chercheurs successifs, qui, de leur part, en adoptant une psychologie qu'ils considéraient scientifique (soit elle comportementale ou cognitive), qualifiaient, au mieux, de « naïves » les formulations saussuriennes. Mais il ne faut pas adopter une attitude pareille à l'égard des remarques, pour deux raisons au moins : la première, c'est qu'il est bien au courant des recherches proto-neuroscientifiques de Paul Broca et d'autres (et, en fait, il lui arrive souvent de parler de *cerveau*, plutôt que d'esprit) ; la deuxième, c'est, même dans ce langage apparemment anodine, il exprime (comme d'habitude) des vérités paradoxale qui font la substance de l'étude linguistique.

L'une de ces vérités, on pourrait l'appeler le « paradoxe de la volonté »[9], et on pourra le formuler ainsi : il faut que le sujet parlant soit doué de *volonté* (aussi que *d'intelligence*), mais toute interaction discursive, et la vie même de la langue, doit se dérouler de façon aussi automatique que possible. Le paradoxe est énoncé de façon très claire dans la première conférence inaugurale genevoise de 1891 :

> Les faits linguistiques peuvent-ils passer pour être le résultat d'actes de notre volonté? Telle est donc la question. La science du langage, actuelle, y répond affirmativement. Seulement i l faut ajouter aussitôt qu'il y a beaucoup de degrés connus, comme nous savons, dans la volonté consciente ou inconsciente; or, de tous les actes qu'on pourrait mettre en parallèle, l'acte linguistique, si je puis le nommer ainsi, a ce caractère [d'être] le moins réfléchi, le moins prémédité, en même temps que le plus impersonnel de tous. Il y a là une différence de degré, qui va si loin qu'elle a longtemps donné l'illusion d'une différence essentielle, mais qui n'est en réalité qu'une différence de degrés. (1891 = *ELG* : 150)

[8] Ici comme dans le § 4, j'omets les exemples, parce qu'il faudrait alors les reprendre du début, ainsi que les citations deviendraient trop longues.

[9] Je reprends ici des concepts (et quelques formulations) que j'avais déjà présentées dans Fadda (2010 : § 5), dont j'emprunts aussi l'exergue. Sur ce sujet, cf. aussi le texte de Karen Alves ici-même.

On peut associer ce passage à celui, bien plus tard, qui constitue la vrai définition *institutionnelle* de la sémiologie dans le *CLG,* et qui est trop souvent passé inaperçu par les commentateurs:

> quand on s'aperçoit que le signe doit être étudié socialement, on ne retient que les traits de la langue qui la rattachent aux autres institutions, celles qui dépendent plus ou moins de notre volonté ; et de la sorte on passe à cote du but, en négligeant les caractères qui n'appartiennent qu'aux systèmes sémiologiques en général et à la langue en particulier. Car le signe échappe toujours en une certaine mesure a la volonté individuelle ou sociale, c'est la son caractère essentiel ; mais c'est celui qui apparait le moins a première vue. (*CLG* : 34)

On peut appeler au secours la distinction fondamentale entre *(Selbst)Bewusstein* et *(Selbst)Bestimmung* (autoconscience vs. autodétermination) formulé par Ernst Tugendhat (1979), pour affirmer que c'est bien une question de *Selbstbestimmung*, mais cette *Bestimmung* – toujours présente – doit toujours être soutenue par une *Bewusstein* ; laquelle, parfois, est très souvent une conscience inconsciente. On peut donc employer ce qu'on vient de dire, avec ce que Saussure lui-même explique dans la deuxième conférence de 1891, pour dresser le tableau suivant[10] :

CONSCIENCE LINGUISTIQUE

Degré 2	*Degré* 1	*Degré* 0
Conscience réfléchie	Conscience « analogique »[11]	Inconscience
Pleinement volontaire	irréfléchie	mécanique
(linguiste)	(sujet parlant)	(sujet parlant)
[linguistique]	[morphologie]	[phonétique]

La première ligne donne la définition du degré de conscience, la deuxième celle de la forme de *Bestimmung* qui est en cause (plus ou moins volontaire), la troisième le *sujet* de la conscience (et de la volonté), la dernière l'étude linguistique concernée.

3. Le sujet parlant *vs*. la masse parlante

Dans le tableau au-dessus, j'ai employé « sujet parlant » au singulier, contournant la question sur « tous » vs. « chacun » avec laquelle j'avais terminé mon § 1. Une première réponse, bien connue, se trouve dans le schéma de *CLG* : 38 (je le reproduis ici avec des petites modifications :

[modèle individuel]		[modèle collectif]
1 + 1 + 1 + …	=	I

Je crois qu'on puisse croiser ce schéma avec l'opposition, que l'on trouve bien souvent dans la plume de Saussure, entre les adjectives 'psychologique' et

[10] Tiré par Fadda (2010: 285), mais avec des modifications fondamentales dans la dernière ligne.

[11] La contraposition entre conscience « analogique » et « mécanique » ébauchée dans la deuxième conférence de 1891 (cf. *ELG* : 160 sq.) se retrouve, bien que présentée d'une façon plus modeste, dans *CLG* : 243 sqq., où il est question d'opposer agglutination et analogie. En fait, je reste convaincu que, si Saussure avait exposé sa «véritable» diachronie (celle qu'il avait annoncée dans le troisième cours), la dichotomie généralisée entre changements phonétiques et morphologiques-analogiques (ou bien, dirions-nous, entre changements mécaniques-articulatoires et changements opérationnels-cognitifs, qui en fait *ne sont point des changements*) y aurait joué un rôle fondamental.

‘psychique’. Le premier désigne presque toujours ce qui est *opération, procédé cognitive*, et il est souvent référée au sujet parlant dans sa singularité ; le deuxième, à son tour, s’associe souvent à « trésor » ou « dépôt », et on l’emploie pour désigner le système linguistique en tant qu’ensemble des ressources dont le sujet parlant – ou, plus souvent, la *masse* parlante – disposent pour façonner leurs actes de parole.

La réversibilité entre modèle individuel et modèle collectif est aussi une réversibilité entre sujet parlant et *intelligence collective*. Or, on a parfois affirmé que le premier cours serait consacré à la définition de l’aspect individuel, et le deuxième et le troisième à l’aspect collectif (en s’appuyant, p. es., au fait – incontestable – que dans le premier cours il se trouve souvent qu’on ait l’adjectif « individuelle » associé à la langue, et non pas à la parole). Pour ma part, je crois plutôt que – tout comme l’affirme p. ex. Béguelin (2013 : § 3.3) le but de Saussure était plutôt de raisonner en *pars destruens* sur ce qu’est-ce que le travail du linguiste et le véritable objet de sa discipline. D’ici, son insistance sur le *sentiment* de la langue. Mais la réversibilité individuel-collectif ne disparaît pas, comme nous allons le voir.

En fait, si l’on se consacre à une enquête même rapide sur les occurrences de l’expression « sentiment de la langue », on s’aperçoit assez vite qu’elle peut être compris dans le sens objectif du génitif (c’est-à-dire : le sentiment que le(s) sujet(s) parlant a/ont de la langue) mais aussi au sens subjectif (c’est-à-dire : le sentiment dont la langue elle-même est le sujet). Il a des passages ambiguës, et même des autres où le sens subjectif du génitif semble l’emporter. Dans cette citation empruntée au premier cours, p. ex., le sujet du sentiment de la langue, c’est carrément et sans équivoque possible *la langue* même :

> “La comparaison aboutit à l’analyse et il <en> résulte <des éléments qui sont perçus par la conscience de la langue,> tantôt un radical, tantôt un suffixe etc. La langue ne connait pas les noms de radical, suffixe etc. mais on ne peut lui refuser la conscience et l’utilisation de ces différences. La formation analogique est la vérification de cette analyse de la langue, mais il faut se rendre compte de la différence de fonction de toutes ces unités dont les unes sont plus ou moins présentes, d’autres tout a fait présentes à la conscience de la langue. Quel est leur catalogue, leurs variétés? Lorsqu’on aborde ce sujet l’on voit qu’il faut ajouter quelque chose <aux> différentes unités de la langue. Quand la langue aura perçu par les rapprochements indiqués les unités <qui sont> dans «signifier» elle ne dira pas une autre fois à l’occasion d’une formation nouvelle : fer-signum.”
> (Saussure 1907/1996 : 70 ; cf.. aussi p. 72 ssq, CLG : 230)

« La langue » est ici le nom que Saussure donne à *l’intelligence collective*, ou bien à son *œuvre* plutôt qu’au *produit* de cette intelligence (IIIC : 236, f. 308a). Ce qui revient à dire que, quand-même sous un angle déterminé, l’œuvre e le produit ne sont qu’une et la même chose, puisque c’est la première qui récrée sans cesse le deuxième[12]. Aussi, l’œuvre de l’intelligence collective n’est pas *essentiellement* autre chose par rapport à l’œuvre du linguiste, même si elle implique un *degré* supérieur de conscience.

[12] J’ai essayé à caractériser ce procès, par une mise en discussion du couple aristotélicien praxis-poïesis et au moyen d’un croisement avec les notions de *règle* (chez Wittgenstein) et de *habit(ude)* chez Peirce, dans Fadda (2014a).

4. Conclusions : retour à la morphologie

Dans les quelques lignes qui suivent je voudrai reprendre les questions que j'ai temporairement laissées de côté dans les paragraphes précédentes, non pas pour essayer les résoudre comme qu'il soit, mais quand-même pour essayer de les formuler d'une façon telle à les livrer au débat. La première porte sur l'élargissement de la notion de morphologie au détriment de la phonétique et sur la relation possible entre le couple morphologie/phonétique et celle synchronie/diachronie. La deuxième porte sur le rôle de la conscience des sujets parlant par rapport au travail du linguiste : est-elle l'étalon appelé à valider ses résultats, ou bien sa reconstruction est-elle, tout court, l'objet de ce travail-même ?

4.1 Morphologie = synchronie ?

La vulgate linguistique, déjà à l'époque de Saussure, considérait la morphologie comme cette partie de la linguistique qui a à s'occuper des mots et de leurs parties douées de signification. La vulgate structurale, comme plusieurs manuels nous l'apprennent encore à présent[13], définit la morphologie comme le premier niveau de première articulation, dont les unités sont plus grandes par rapport à celles de la phonologie, et plus petites par rapport à celles de la syntaxe. La linguistique générative/chomskyenne, de sa part, semble tout simplement effacer la morphologie, en la réduisant à la syntaxe.

Et Saussure ? On peut bien affirmer que, bien au contraire, la morphologie recouvre tout ce dont le sujet parlant à (une forme quelle qu'elle soit de) conscience, et donc même les oppositions vocaliques ou consonantiques (alternances), dès qu'elles ont la fonction de marquer des oppositions grammaticales. Une partie consistante de la phonétique, donc, c'est en fait de la morphologie (cf. *ELG* : 180 ; Bergounioux 2010) et il faut aussi lire le « changement » grammatical d'un point de vue purement morphologique/cognitif (il implique l'établissement d'une nouvelle image de *l'ensemble* du système, soit une nouvelle synchronie ; cf. Béguelin inédit).

Il se trouve ainsi que « morphologie » comprendrait toute la synchronie « du *CLG* », et aussi ceux qu'on pourrait appeler « facteurs d'ordre » (analogie, alternance, étymologie populaire, etc., contribuant à l'arbitraire relatif ; opposés aux facteurs de désordre : changement phonétique, agglutination, etc., qui travaillent pour l'arbitraire absolu)[14] dans la diachronie du premier cours (et donc, du *CLG* : v. *supra* n. 11).

D'un coté, on pourrait dire que l'opposition morphologie/phonétique coupe celle synchronie/diachronie de façon transversale; mais, de l'autre, on peut même affirmer – si l'on rappel le caractère particulier de la diachronie « en *pars destruens* » du premier cours, et aussi en se fondant sur des textes comme la lettre à Gaston Paris cité *supra* à la n. 6[15] – que les deux se recouvrent parfaitement. Pourquoi, alors, cette double opposition ? Il y a certes les incertitudes terminologiques usuelles chez Saussure ; il y a aussi – comme ailleurs dans le *Cours* : p. es. le triplet *signe, signifiant, signifié* adopté en mai 1911 – le souci de proposer aux étudiants une constellation terminologique facile à rappeler – mais je crois qu'il y a aussi au moins un autre aspect. L'emploi du couple synchronie/diachronie implique en soi l'adoption

[13] Pour un exemple italien, cf. Simone (1990: § 3.6).

[14] L'étymologie populaire occupe une place particulière dans cette opposition: elle instaure un ordre « fautif » par rapport à l'état de langue courant; mais, lorsqu'elle est acceptée par la masse parlante,

[15] Où l'on affirme que « il n'y a point de morphologie (ou de grammaire) historique, et que réciproquement il n'y a pas de phonétique instantanée ».

d'un point de vue plus général, sémiologique et épistémologique[16], tandis que le couple morphologie/phonétique est lié à l'aspect qu'on a qualifié ci-dessus d' « empirique », ainsi que le linguiste y se trouve pris lui-même – en tant que spécialiste, mais aussi en tant que sujet parlant.

4.2 Le morphologiste en sujet parlant (et *vice versa*)

L'idée dont on était partis – que le sentiment de(s) sujet(s) parlant(s) constitue la seule véritable mesure de la justesse de l'analyse morphologique du linguiste accomplie sur un état de langue déterminé – se trouve confirmée par deux remarques de *pars destruens* liées entre elles, et notamment :

1. l'exclusion de l'étymologie du champ morphologique (cf. *EtyBrütsch* : 80, f. 4 « dans la linguistique idéale qui n'aurait à s'occuper qu'à décrire des faits, il n'y aurait pas de place pour l'étymologie, car elle n'est qu'un point de vue du linguiste qui ne correspond pas à un chapitre des faits eux-mêmes »). Le sentiment de la langue (dans le double sens qu'on a assigné a cette expression) est donc un *fait*, la donnée empirique qui constitue le seul point d'appui.
2. l'avertissement du danger de l'*anachronie*, *id est* le risque d'analyser un mot selon le *sentiment* propre à une époque différente (le plus souvent, antérieure) par rapport à celle dont on veut établir une image synchronique/morphologique[17].

Donc, il est question de trouver le « juste » sentiment linguistique, celui qui est propre au sujet parlant de l'époque donné, en tant que tel – en tant que *simple* sujet parlant (et non pas, p. ex., de grammairien, qui connaît des éléments des états de langue antérieurs). Il lui faut se mettre à la place de ces sujet parlants-là (cf. Béguelin 1990), pour reconstruire (p. ex. à travers leurs créations analogiques) consciemment les analyses qui eux accomplissaient inconsciemment, et la façon où ils *ressentaient* les mots qu'ils employaient. Mais où le linguiste peut-il trouver un exemple qu'est-ce que le sentiment linguistique génuine du simple sujet parlant ? Eh bien, nulle part sinon chez soi-même, dans *son expérience à lui* en tant que sujet parlant de sa langue maternelle. Et lorsqu'il essai à expliquer ça à ces étudiants, il ne peut pas faire autre chose que de les ramener à *leur expérience à eux*.

C'est justement ce que Saussure fait dans un passage signalé par Béguelin (1990 : § 2.4). Le « nous » qu'on emploi ici, en fait, c'est carrément « nous qui parlons la langue française à présent » :

> dans tout état de langue, les sujets parlants ont conscience d'unités inférieures à l'unité du mot.
> Par exemple, en français, nous avons conscience […]
> La marche que nous suivons […] est, il est vrai, assez différente de celle qu'on suppose généralement d'après l'analyse.
> Nous ne vous disons pas : je joins l'élément […] et l'élément […]. Non. Nous procédons toujours par proportion […]. C'est donc toujours le mot fait qui est notre unité fondamentale. Mais cela n'empêche pas que nous n'accomplissions inconsciemment sur le mot fait la même analyse que le linguiste. (ELG : 192 sq.)

---

[16] Cf. *CLG*: 114 sqq..

[17] Cf. p. ex. *ELG*: 21 sq. (= *SdL* 94 sqq.), 185 sqq., 271; IR: 87. Parfois, Saussure traite l'anachronie typique de la morphologie rétrospective (qui est « détestable [parce qu']elle est directement contraire à notre principe : elle ne s'appuie plus sur le sentiment de la langue. » *ELG* : 195) et l'étymologie comme étant la même chose (p. ex. : *ELG* : 22, 188), parfois (comme dans l'occurrence signalée dans IR) il refuse l'équation.

À la fin de notre parcours, on est en condition de souder la dimension épistémologique/objective – qui reste prévalent dans le *CLG*, et qui est la seule envisagée par sa lecture structuraliste –et celle empirique/subjective de l'objet de la linguistique.

Le point de vue qui *fait* la chose, c'est toujours un point de vue *à quelqu'un.* L'interchangeabilité apparemment étrange entre « abstrait » et « concret » dans le *CLG*, donc, au fond ne l'est point. Ce qui est *abstrait* épistémologiquement est bien *concret* du point de vue empirique – c'est un *fait*, une donnée qui n'est pas moins fiable par rapport aux données des science d'observation. Mais c'est bien l'expérience personnelle du linguiste, le rapport qu'il a su établir entre sa conscience réflexive de linguiste et son sentiment de sujet parlant, qui lui offre la seule garantie (transcendantale ?) de la consistance épistémologique de son objet.

Références bibliographiques

Corpus saussurien[18]

1907/1996 (= IR) : *Premier cours de linguistique générale*, par les cahiers d'A. Riedlinger (éd. et trad. par E. Komatsu et G. Wolf), Oxford/New York/Tokyo/Séoul, Pergamon

1909-10/1981 (= *Phon.* 1909/10) : *Cours de grammaire comparée du Grec et du Latin* 1909-10. *Phonétique.* Notes d'A. Riedlinger. Résumé par M.-J. Béguelin, *CFS* 34, pp. 23-86.

1910 (= *Morpho*) : *Cours de grammaire comparée du Grec et du Latin* 1909-10. *Morphologie.* Notes d'É. Constantin, Ch. Patois, A. Riedlinger. BGE, mss. … Inédit.

1910-11/2006 (= IIIC) : *Troisième cours de linguistique générale. Notes d'É. Constantin et notes préparatoires de F. de Saussure* (éd. par D. Gambarara et C. Mejía), *CFS* 58, pp. 81-290

1911-12/2013 (= *EtyBrütsch*) : *Il corso di "Étymologie grecque et latine" (1911-1912) di Ferdinand de Saussure negli appunti di Louis Brütsch* (éd. par F. Murano), Alessandria, dell'Orso.

1922[2] (= *CLG*), *Cours de linguistique générale* (éd. par Ch. Bally et A. Sechehaye, avec la collaboration d'A. Riedlinger), Lausanne/Paris, Payot.

1995 (= *Phon.Harv.*) *Phonétique*. Il manoscritto di Harvard Houghton Library bMS Fr 266 (8) (éd. par M. P. Marchese), Firenze, Unipress.

2002 (= *ELG*) *Ecrits de linguistique générale* (éd. par S. Bouquet et R. Engler), Paris, Gallimard.

2011 (=*SdL*) *Science du langage.* De la double essence du langage *et autres documents du manuscrit BGE Arch. De Saussure 372* (éd. par R. Amacker), Genève, Droz.

[18] Les matériaux publiés sont rangés ici par date de publication, les inédits par date de composition. J'ai choisi de donner une double date pour les cours publiés. Pour quelques ouvrages, j'ai retenu d'adopter dans mes renvois des acronymes, dont la plupart sont bien connus. Tous les acronymes, cependant, ont été signalés dans cette petite bibliographie, à l'exception de *CFS* pour la revue « Cahiers Ferdinand de Saussure », Genève, Droz, 1941-.

Autres références

BEGUELIN, Marie-José, 1981 : *Présentation* et *Conclusion* à Saussure (1981), pp. 18-22, 87-96.

EAD., 1990 : *Conscience du sujet parlant et savoir du linguiste,* dans : *Sprachtheorie und Theorie der Sprachwissenschaft. Festschrift für Rudolf Engler*, (éd. par R. Liver, I. Werlen & P. Wunderli), Tübingen, Gunter Narr, pp. 208-220.

EAD., 2010 : *Le statut des « identités diachroniques » dans la théorie saussurienne : une critique anticipée du concept de grammaticalisation,* dans : Bronckart, Bota & Bulea 2010, pp. 239-270.

EAD., 2013 : *« Opérer en toute tranquillité hors de toute étymologie » La diachronie dans l'Essence double de F. de Saussure, Arena romanistica,* 12, 2013, pp. 138-162.

EAD., inédit : *Les facteurs du changement grammatical selon Saussure : analogie, recomposition, agglutination*, communication présentée au colloque « Saussure et l'antiquité aujourd'hui », Genève, 10-11 octobre 2014.

BERGOUNIOUX, Gabriel, 2010 : *La phonologie comme morphologie,* dans : Bronckart, Bota & Bulea 2010, pp. 105-124.

BRONCKART, Jean-Paul, Bota, Cristian & Bulea, Ecaterina (éd. par), 2010 : *Le projet de Ferdinand de Saussure*, Genève, Droz.

CHIDICHIMO, Alessandro, 2009 : Saussure e o Sentimento: A Forma do Sentimento Lingüístico», *RUA* (online: http://www.labeurb.unicamp.br/rua/) 15, pp. 108-123.

COSENZA, Giuseppe & FADDA, Emanuele, 2013 : *Di alcuni principi per un ampliamento del lessico saussuriano*, dans : D. Gambarara, M. P. Marchese (éd. par), *Guida per un'edizione digitale dei manoscritti di Ferdinand de Saussure*, Alessandria, dell'Orso, pp. 181-196

FADDA, Emanuele, 2009 : *La morphologie dans la tête. 'Parallélie' dans De l'essence double du langage*, *CFS* 61, p. 101-112.

ID., 2010 : *Le temps et les institutions. Pour un sémiologie de la transmission*, dans : Bronckart, Bota & Bulea 2010, pp. 271-290.

ID., 2012 : *Note sulla nozione di sentimento in Charles S. Peirce*, in : I. Pozzoni (éd. par) *Pragmata. Per una ricostruzione storiografica dei pragmatismi*, Morolo, IF Press, p. 41-55.

ID., 2013a : *'Sentiment' : entre mot et terme. Quelques notes sur la langue et le travail de Ferdinand de Saussure*, *CFS* 66, pp. 49-65.

ID., 2013b : *Il parlare come esperienza. Brevi riflessioni a partire dall'uso dell'aggettivo 'empirico' in Saussure* dans : *Id*. et A. Givigliano (éd. par), *Esercizi empirici. Filosofia, scienze, linguaggio*, Rome, Aracne, pp. 13-29.

ID., 2014a : *Regola vs. abito. Lingue e altre istituzioni, tra prassi e poiesi*, *RIFL* n° spéc. Actes SFL, *Linguaggio e istituzioni. Discorsi, monete, riti*, online : http://www.rifl.unical.it/index.php/rifl/article/view/198

ID., 2014b : *Compte rendu* de Saussure (1912/2013), *CFS* 67, sous presse.

PARRET, Hermann, 1995-6 : *Réflexions saussuriennes sur le Temps et le Moi*, *CFS* 49, pp. 85-119.

RUSSO CARDONA, Tommaso, 2009 : *Négativité, récursivité et incalculabilité. Les quaternions dans* De l'essence double du langage, *CFS* 61, pp. 87-99.

SIMONE, Raffaele, 1990 : *Fondamenti di linguistica,* Roma-Bari, Laterza.

TUGENDHAT, Ernst, 1979 : *Selbstbewußtsein und Selbstbestimmung*, Frankfurt, Suhrkamp.